

157.3

KLIM

AVERTISSEMENT

Instant et éternité, publié à Prague en 1927, réunit quelques textes inédits à des articles déjà parus dans les revues Tribuna, České Slovo, Právo Lidu, Nová Svoboda, Pramen, Tvorba et Zahrada Epikurova. Le livre représente la suite de Traités et Diktats, publié en 1922. Les deux volumes, dit Klíma dans son avant-propos au second, « doivent surtout leur existence à la pression des circonstances extérieures. J'ai dû dans de nombreux passages y accommoder mon dire ; mais ces compromis sont rarement perceptibles, jamais compromettants. J'ai mis une sourdine à bien des pensées ; j'en ai passé d'autres, importantes, sous silence ; pas une seule n'a été faussée. Il n'y a pas ici de vraies dissonances ; mais souvent cela susurre et murmure là où ça devrait fulminer et hurler. (...) Là où j'écris piano, entends souvent, si tu en es capable, forte ; et plus souvent encore, fortissimo ; — le compositeur n'est pas responsable des tympanes débiles de son auditoire. — Felix catus qui, pour ne pas être assommé, s'est vu contraint de se reconvertir en chat domestique. (...)

« Les deux volumes sont des éléments de transition, des étapes entre mon premier ouvrage, le Monde comme conscience et comme rien, — conçu par moi comme un genre de définitif —, et l'ouvrage que je voudrais laisser. Qui serait le Fin Mot du Tout... ; qui comprendrait tout ce qui m'est propre et tout ce qui M'est propre et le Tout, un point c'est tout. Et où il n'y aurait plus le moindre "instant" — : c'est une honte que de se soucier de quoi que ce soit de terrestre et de temporel ; et tout ce qui n'est pas Eternité, n'est rien de plus qu'instant... Mais — où il n'y aurait pas non plus d'Eternité — pitoyable corrélat de la seconde ; qui serait purement et simplement Suisplendor supratemporel et supraspatial ; où il ne resterait, de l'homme et de l'"univers", rien et rien de rien... Tout le reste est bassesse. —

Voir Thanata, *alias* Æternita, dans Sa grâce douce et effrayante ! La chérir par-dessus tout, Elle seule ! Humer continuellement l'Eclat parfumé de Son Corps Divin ! Dorer de Son rayonnement la porcherie, le tissu de peines de notre vie vivotante, la transmuier en or massif et ainsi seulement en faire une vie vivante ! Car tout ce qui dans cette errance au milieu du désert est illusion dorée et aérienne d'oasis, n'est que Son reflet ! on ne vit que pour se baigner dans la mort. Sauter *dès maintenant* dans Ses bras ?... Cela semblerait logique ; mais le Saut a mille variétés et les mille variétés admettent un million de combinaisons différentes. Il est vrai que la vie d'ici-bas n'est là qu'en vue du suicide ; l'Auto-enfantement demeure toujours une chose bonne car suranimale — : non seulement lorsque c'est un désir trop fort qui nous attire dans le sein de la Déesse tandis que la terre nous caresse de son mieux ; non seulement lorsque c'est l'héroïsme qui nous y projette ; mais aussi quand les meutes des chiens terrestres nous y acculent, quand nous y pousse une lubie dépitée... Et pourtant — pourquoi se dépêcher ? Les bras de la Reine sont toujours grands ouverts ; et d'ordinaire on a plus de plaisir à attendre une femme qu'à la posséder ; elle ne s'enfuira pas, la monstresse adamantine ! et la soue d'ici-bas demeure malgré tout une petite parcelle, salie, de la jolie peau d'Æternita. L'homme n'est pas encore prêt, il s'en faut, à effectuer dignement le Saut, de façon grandiosement joyeuse et sereine ; l'homme d'à présent étant créé pour aimer Thanata d'un amour le plus souvent purement platonique. Cela changera ! L'humanité supérieure, destinée à devenir un seul ouragan jubilant de Suicides, n'aura pas à craindre la surpopulation !... Aujourd'hui le suicide est *indifferens*. Se suicider ou non, — les deux possibilités sont, comme tout, aussi indifférentes et aussi belles l'une que l'autre.

MA CONFESSION PHILOSOPHIQUE

I

Données biographiques. Né le 22 août 1878 à Domažlice. Père fonctionnaire ; situation financière plutôt prospère. Etudes au lycée de Domažlice, toujours avec mention, meilleures notes en conduite. Renvoyé en première de tous les établissements d'enseignement de l'Autriche, juste au moment où sa mère, sa grand-mère, sa tante et sa dernière sœur survivante mouraient en l'espace de quelques mois. Pause de six mois, puis entrée au lycée de Zagreb qu'il quitta *sua sponte* six mois plus tard, voyant que quiconque n'était pas idiot-né devait forcément s'idiotifier sur les bancs de l'école, décidé désormais à ne mettre les pieds dans aucune école, à n'embrasser aucun « état ». De 1896 à 1900 à Modřany chez son père ; recueilli à 18 ans la succession de sa mère et de sa sœur. Résolument de la faire durer 8 ans ; ce à quoi il réussit. 1900-1903 à Plzeň, Eisenstein, Zürich, Landeck dans le Tyrol ; comme la deuxième femme de son père pourvoyait à tous les besoins du ménage, il vécut sans aucun contact avec les humains ; ses seuls compagnons, très chers : les chats, les montagnes, les nuages. 1904 à Smíchov où vit le jour *le Monde comme conscience et comme rien*, publié la même année. 1905-6 Záběhlice près Zbraslav et Vinohrady. 7-10 Modřany. 1909 mort de son père. Hérita deux bicoques qu'il vendit en 1910 à moitié prix vu qu'il s'en fichait éperdument. Jusqu'en 1914 à Vršovice, l'an 15 Horoušánky puis, en juillet de la même année, désargenté, déménagement à Vysočany, Hôtel Krása, où il demeure jusqu'à ce jour. Il exerça au cours des neuf dernières années trois professions dont aucune ne se prolongea au-delà de quelques mois : conducteur d'une machine à vapeur lors de la régularisation de certaine rivière, gardien d'une usine hors de service et parfaitement vide, fabricant

261

week:

jeah: d'un ersatz de tabac en compagnie d'un épatant Germain du Reich. En tout et pour tout des *farçes* * : se bornant premièrement à un jeu quand ça lui chantait, secondement à un logement chauffé et troisièmement à des beuveries. 1922, sortie du livre *Traits et Diktats* et première, au Théâtre National, de *Mathieu l'Honnête*, écrit en collaboration avec Ar. Dvořák¹. — Etant le plus pauvre des hommes, il demeure le plus indépendant, menant une vie quasi anachorétique. Sa biographie peut se résumer ainsi : il sut, de 17 à 46 ans, tant qu'il avait de l'argent mais aussi après qu'il se fut retrouvé sans le sou, vivre sans profession, libre, érémitiquement exclusivement seul et pour soi.]

*
**

Evolution philosophique. Aussi simple et cohérente que la biographie. Consistant à arracher un tas de chiffons dans lesquels la société humaine avait emmomifié mon état fondamental : *Je suis absolu* ; à secouer les chaînes dont elle avait lié ma propriété fondamentale : la Volonté absolue, continuellement auto-embrassante, commandant absolument à tout pour l'amour du commandement.

En analysant mes tout premiers souvenirs, je trouve au fond de chacun le sentiment, inconscient mais distinct, de la *consistance dans ma volonté propre* — joint à la pensée : tout est dès maintenant achevé, parce que je le veux — et la *certitude de ma toute-puissance effective*, non pas minable, au sens où Napoléon disait : « le mot impossible devrait être rayé du dictionnaire », mais absolue. Une hypertrophie de la volonté — pourrait dire celui qui affectionnerait le jargon scientifique. Cette mienne *prædisposition métaphysique* est plus inconcevablement séparable de moi que mon torse. Il est bien évident que, grâce à elle, j'ai détonné un tantinet dans ce bas monde et vice versa. Qu'il s'agisse de la pensée, de la rêverie ou de l'action, j'ai vécu exclusivement dans l'« impossible », sans rien faire toutefois qui m'eût fait beaucoup de tort : ma déraison ou, plutôt,

* En français dans le texte (*sic*).

1. Arnošt Dvořák (1880-1933), auteur de drames historiques qui connaissent un certain succès, « il tombe (vers 1920) dans un inexplicable chaos d'idées politiques, morales et artistiques... Avec le philosophe Ladislav Klíma, il appose sa signature aux sarcasmes cyniques de la comédie *Mathieu l'Honnête* » (H. Jelínek, *Histoire de la littérature tchèque*). (N.d.T.)

ma *surraison* fondamentale est contrebalancée par un instinct de conservation effroyablement sain et prudent auquel je dois non seulement d'être demeuré en vie jusqu'au jour d'aujourd'hui mais encore d'avoir réussi à éviter tout accident vraiment fâcheux. — Le côté passif du monde était quelque chose que je ne pouvais digérer ; des mots innombrables comme devoir, souffrir, accident, permission, prison, m'inspiraient carrément une répulsion physique — je pâliissais de rage chaque fois que je les entendais prononcer. A mes yeux, le monde extérieur n'était au fond qu'une quantité négligeable* des plus antipathiques, une rébellion de la populace contre moi-même. Je méprisais les humains plus que tout le reste, avec dégoût : le simple contact de leur corps ou de leurs habits suffisait à me soulever le cœur. D'autant plus, plus ils m'étaient proches ; ma famille, mes frères et sœurs surtout, plus encore mes parents — simplement parce qu'ils se trouvaient avec moi dans un rapport si absurdement étroit ; mes parents, soit dit en passant, tous deux d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, étaient fort sensibles à mon *intimissum* et ne lui manquaient jamais d'égards — ils n'avaient par exemple aucune objection lorsque, à l'âge de douze ans, je passais des nuits entières dans les bois. Aujourd'hui encore, je hais par-dessus tout ma ville natale, la Bohême, l'époque contemporaine et *Tellus*. Toute sensibilité religieuse et sociale m'est depuis toujours tout à fait inconnue ; il suffisait que j'entende les mots « dieu » ou « moralité » pour prendre la fuite, comme le diable lorsqu'on l'asperge d'eau bénite. Je méprisais *a priori* toutes les croyances, tous les us et coutumes et jugements humains ; il suffisait que n'importe qui affirme n'importe quoi pour que je le tiens pour un non-sens ; instituteur et imbécile étaient à mes yeux synonymes. C'est cette hostilité métaphysique seule qui me poussait à casser les vitres la nuit, à mettre le feu aux meules de blé, à entasser des pierres sur les voies de chemin de fer ; parvenu à l'âge adulte, je n'ai pas commis de crimes, les considérant tous, la guerre comprise, comme une gaminerie mesquine. — Je n'aimais pas à proprement parler les animaux — à l'exception peut-être des grands félinés et des oiseaux de proie, — mais j'ai toujours eu pour eux une immense compassion — corrélât de mon manque total de compassion pour les humains. A l'âge de huit ans, j'ai vu un type taquiner un tigre avec une barre de fer. En m'éloignant, étourdi d'impuissance et fou de rage, j'ai murmuré : « Attends seulement, mon petit ange, tu verras, le jour

* En français dans le texte.